

Eloge de la très précieuse liqueur d’Absinthe

J’en ai bu, jeune gens, au temps que vous tétiez, possible.

Et si je publie que j’en ai bu n’entendez pas que ce fut pour en goûter un jour quelques l’armes, au fond d’un verre d’eau sucrée, comme vous l’avez pu faire en payant bon prix dans un arrière-bar clandestin.

Je suis d’une génération qui buvait en public la délectable liqueur et non ses contrefaçons, à la terrasse des cafés, qu’en l’envie l’en prenait. Je suis d’une génération qui se souvient.

Et lorsqu’on vint nous défendre d’en boire, je m’assurais qu’en ma cantine il s’en trouvait plus de bouteilles que non pas de mouchoirs ni de paquets de pansement. D’où la guerre me fut si suave que, fermant les yeux, je lui vois le visage d’une amie d’enfance.

Je crois que ce fut M. Eugène Manuel qui, premier, me fit boire le philtre inoubliable. Gardez-vous d’imaginer qu’il me vint prendre à la sortie du collège pour m’asseoir devant une purée jumelle de la sienne. M. Eugène Manuel, entre autres ressemblances avec la lune, a celle-ci que je ne l’ai jamais vu. Mais on m’en a beaucoup parlé. Et lui même me haranguait par le moyen de nos “Morceaux choisis”. Je suis d’une génération qui apprenait par cœur l’Ouvrier d’autrefois et l’Ouvrier d’aujourd’hui, ce dialogue rimé où l’on traite la Divine de “Poison couleur de vert-de-gris”, ce chef-d’œuvre qui voulait à la fois dégoûter la jeunesse et de la poésie et de notre cher breuvage.

Mais il nous les fit aimer tous les deux, ô moraliste, sottes et vilaines gens! Oui, mauvais chiens, nous prétendons demeurer l’ouvrier d’autrefois, qui lentement, passionnément, fouillait et caressait son ouvrage et plus le bénéfique élixir lui faisait trembler la main, plus paradoxal il en chamarrait les arabesques.

Cousine Flavie n’a jamais bu d’absinthe. Son vice était la gloire que, du fond de son village, fille mûre et délaissée, elle l’appelaît. Grande cocotte? Libératrice des territoires? Recluse sainte? Elle hésita dix ans. Je lui conseillais de boire la généreuse liqueur où fument l’inspiration et l’immortalité. Mais elle préféra d’envoyer son portrait aux pilules Pâles, jutant qu’elle leur devait la vie. Lauriers flétris, couronne poudreuse! Hélas, il reste de ce jour de triomphe un numéro jauni du Petit Parisien, sous une pile de torchons, dans l’armoire de cousine Flavie que le siècle a oubliée.

Mon frère Alcide n’a jamais bu d’absinthe et sa femme n’a jamais eu d’amant. Aussi vieillissent-ils comme deux cloches sans battant, comme deux caisses vides au fond d’un grenier, comme deux noies creuses dans le panier d’une négresse morte, comme deux pinces de crabe au flanc de la dune, comme deux tessons de bouteille sur le champ d’épandage. Je leur avais bien dit.

Eulogy for the very precious liquor Absinthe

I loved to drink, youngsters, when you were possibly still at your mothers’ breasts.

When I say I loved to drink, don’t presume it was only to taste a few drops at the bottom of a glass of sweetened water, such as you may have done by paying dearly in a clandestine back-bar.

I am of a generation that drank, in public, the delectable liquor and not its counterfeits, on the terraces of the cafes, whenever the urge took us. I am of a generation that remembers.

And when they ordered us not to drink it, I made sure that more bottles than handkerchiefs or bandage packets were stashed in my canteen. Thus armed, so sweet proved the war to me that, closing my eyes, I see the face of a childhood friend.

I believe it was Mr. Eugene Manuel who first made me drink the unforgettable potion. Do not imagine that he fetched me after college to seat me before a *purée jumelle de la sienne*¹. Mr. Eugene Manuel resembles the moon in this respect, amongst others - that I never laid eyes on him. But I heard a lot about him. And he even harangued me by means of our *Selected Pieces*². I am of a generation that learned by heart The Worker of Old and the Worker of Today, this rhymed dialogue that deal with the "Divine Poison the color of verdigris"³, the masterpiece that strove to disgust youngsters with both poetry and our dear beverage at the same time.

But it made us love them both, O moralists, silly, mean people! Yes, biting the hand that fed us, we claim to remain the worker of old, who slowly, passionately, detailed and cherished his work, and the more the beneficial elixir made his hand tremble, the more, ornate with arabesques his work would be, that’s the paradox.

Cousin Flavie never drank absinthe. Her vice was the glory whose call she heard, at the back of her village, an old maid. Big strumpet? Liberator of the territories? Holy recluse? She hesitated for ten years. I advised her to generously drink the liquor that foment inspiration and immortality. But she preferred to send her photograph to White Pills, swearing that she owed her life to them. Faded laurels, dusty crown! Alas, all that remains of that day of triumph is a yellowed issue of *The Petit Parisien*, under a pile of dust cloths, in the cupboard of Flavie, the cousin the century forgot.

My brother Alcide never drank absinthe and his wife never had a lover. Growing old together like two bells without clappers, like two empty boxes up in an attic, like two brown walnuts in the basket of a dead Negresse, like two crab claws on the side of a dune, like two pieces of bottle glass on the dung heap. I had warned them beforehand.

Mais l’oncle Noël ne laissait pas d’en boire. Ô qu’il paraissait noble à mon admiration d’enfant lorsqu’il rentrait dîner comme on servait la salade, indifférent aux scènes violentes ainsi qu’aux reproches muets, et que ses moustaches laissaient tomber sur mes joues le baiser du parfum incomparable ! Sa femme est morte, à présent – je l’ai vu mettre en terre – et l’absinthe proscrite. Mais l’oncle Noël avance dans une Verte vieillesse aux souvenirs nombreux et diaprés. Il sait. Il évoque. Il équivoque. Et quand sonne six heures de la relevée, il s’éloigne, goguenard, heureux comme qui boit : l’absinthe grise a vingt ans de distance.

Sur la quai derrière la halle aux cotons, le bar s’ouvrait pour le casse-croûte de neuf heures. En un jus de pluie, la mince file des dockers montait sans coupure, comme une rigole d’encre. Au milieu de la boutique, le comptoir d’étain, long rectangle aux coins arrondis. Deux becs de gaz jaunes, et deux portes. Par celle de droite, ils entraient. Sur le petit côté du comptoir, proche de l’entrée, un rude garçon n’arrêtait pas de pousser les petits ballons où, lourde, la liqueur vert-jaune se balançait sans ride. Le consommateur jetait quatre sous, prenait son verre et le présentait, au deuxième côté du comptoir sous le dégoût de huit petits robinets. Puis il tournait autour du bar en humant la chose sainte, il allait à pas menus, buvait à petits coups, et déposait le verre au bout du quatrième côté du comptoir, pour sortir par la porte de gauche. Tous y passaient, procession de cinq ou dix mille hommes, à la mominette qui leur faisait ensuite la pluie moins froide, les balles moins lourdes et moins cruelle la désespérance des cœurs sans désirs.

Je le sais, moi, qui prit un jour leur file et bus à leur manière parce que je remuais aussi de lourds ballots de peines, que la pluie du chagrin ruisselait sur mon échine, et que je n’arrivais même plus à souhaiter la mort. Je le sais, car au fond de ce cœur où la lumière était éteinte, deux tours de bar ont au moins allumé des becs de gaz jaunes qui sifflaient dans un air anisé.

Fée aux yeux glauques en manteau prune, coiffée d’opales et baguées d’émeraudes, tes sœurs jalouses ont pu obtenir des méchants qu’ils te bannissent, mais nul ne saurait se hisser sur ton trône de sinople, dont le velours conserve encore a notre dévotion le galbe bilobé de tes fesses légères.

Et pourquoi, à la faveur des jours cruels qui nous tenaient enchaînés, pourquoi osèrent-ils te chasser, ces sacrilèges ? Savaient-ils pas quelle antique noblesse entre toutes te faisait révérende et qu’a reine en exil, chauds partisans ne meurent ? Savaient-ils pas que tu fis le poètes, et les grands voyageurs, l’iatrique et l’alquemie en tout ? Insensés !

L’absinthe parfumait l’hippocras cardinal et l’hippocras au vin de Beaunes. “Et lettuaires de absince çucre quelz lo saolent leece”, enseignait Tintetienne. Et le diascèviste a faussé la cadence du poète en nommât “Vin” cette boisson

But uncle Noël did not leave drinking alone. O how noble it appeared to my childish admiration when he returned for dinner as the salad was served, indifferent to the violent scenes and mute reproaches alike, and with his kiss brushed from his moustache onto my cheeks that incomparable perfume! His wife is dead now - I saw her buried - and absinthe is prohibited. But uncle Noël advances in a green old age with souvenirs many and variegated. He knows. He evokes. He doubts. And when six in the morning has passed, he grows distant, mocking, as happy as though drinking: the gray absinthe of twenty years ago.

On the quay behind the cotton market, the bar opened for the nine o’clock snack. In a single stream, the narrow continuous file of dock workers went up, like a runnel of ink. In the middle of the shop, the tin counter, a long rectangle with rounded corners. Two yellow gas lamps, and two doors. By the right-hand one, they entered. On the narrow side of the counter, near the entry, a rough boy never stopped pushing the small goblets wherein, heavy, the greenish yellow liquor rocked without a ripple. The consumer threw down four cents, took his absinthe and presented it, at the second side of the counter, under the drip of eight small spigots. Then he turned the corner of the bar while sniffing the hallowed substance, and treading with small steps, drank with small sips, then deposited the glass at the end of the fourth side of the counter, to leave by the door on the left. All passed there, a procession of five or ten thousand men, for the *mominette* that made the rain less cold, the bales less heavy and the despair of the heart without desires less cruel.

I know it, myself, who one day joined their rank and drank in their style, carrying bales of sorrow just as heavy, the rain of sorrow streaming down my spine, such that I no longer managed to even wish for death. I know it, because at the bottom of this heart where the light had gone out, two rounds at the bar at least lit yellow gas lamps that whistled in the anise-scented air.

Fairy with sea green eyes and plum-colored coat, hair dressed with opals and emerald rings, your jealous sisters from villains your banishment secured, but none shall ever rise to your green throne, its velvet still preserving for our devotion the bilobate impression of your soft behind.

And why, aided by the cruel days holding us in chains⁴, why dared they drive out you, these sacrilegious? Didn’t they know which ageless grandeur after all made you revered, and that fervent partisans die not for a queen in exile? Did they not see that you shaped the poets, the grand voyagers, the medical arts and the alchemy alike? Fools!

Wormwood perfumed the hippocras cardinal and the hippocras with wine of Beaunes. "And sweetened wormwood elixir which inebriates with jubilation", taught Tintetienne. And the storyteller marred the poet's rhyme when he gave the name "wine" to this marvelous drink

merveilleuse qu'Ulysse tenait de Maron, fils d'Evanthès et grand prêtre d'Apollon, dont il enivra Polyphème qui la croyait mère-goutte du nectar et de l'ambrosie même des dieux, et qui, vingt fois d'eau mêlée, parfumait encore la maison d'une odeur céleste (Odyssée Chant IX). C'était là de l'absinthe, de l'exorable et succulente liqueur d'absinthe distillée, ou peu s'en faut, selon le secret que l'école de Pontarlier reçut des lèvres savantes de rabbi Na-Dura, qui le tenait lui-même d'un berger d'Apiranthos.

Il n'est pas de nom plus doux que deux des plantes dont se distille la clémente liqueur. Et je ne sais au monde plantes plus vivides et plus fières. C'est la fleur même de l'hysope nerveuse, le fenouil où se grillent les surmuets des rois, la mélissa qui rend des couleurs aux femmes pâmées, l'anis qui fait les nourritures retentissantes, l'angélique qui met des bâtonnets de joie dans le pain d'épices des enfants, la badiane que les mandarins cultivent comme les hollandais font leurs tulipes, la coriandre qui blanchit la salive, la menthe qui boute l'amour, l'origan qui fait briller les yeux des pucelles, et c'est l'absinthe enfin, la grande absinthe out la petite, parure chaste des montagnes et des rivages marins, fille des grand vents purs, blé des espaces vierges, emblème de la liberté farouche.

J'en ai bu, jeunes gens. Et ne me fait pas faute d'en boire encore. Non que du pharmacopée j'acquiers de mauvaises essences pour en composer des pissats troubles. Mais je possède petits ballons cristallins, fourneaux a braise, cucurbites mignonnes, lut d'amandes et serpentins légers. La recette sacrée maints petits livres communs nous la donnent et ma curiosité de distiller enrichit souvent mon trésor de quelques pintes miséricordieuses que, Dieu aidant, je fais chaque fois plus approchantes de i'déal.

En ma cave, de bois, de vin et vin et de charbon vidée, petites fioles bouchées de cire et capsulées d'argent prennent de l'an. Et lorsque le duvet de vos joues, poil devenu, les fera rêches, je convierai les pus subtils d'entre vous à goûter la fleur exquise de mes sage travaux.

which Ulysses, after receiving it from Maron, son of Evanthès and high priest of Apollo, used to intoxicate Polyphemus, who believed it the mother-drop of nectar and ambrosia of the gods alike, and which, mixed with water twenty times, still scented the house with a celestial odor (Odyssey Song IX). Evidently that was absinthe, the exorable and succulent liquor of distilled wormwood, or something much like it, according to the secret received by the school of Pontarlier from the erudite lips of the Na-Dura rabbi, who in turn got it from a shepherd of Apiranthos.

There are no sweeter names than those borne by the plants from which the mild liquor is distilled. And I don't know in all the world of plants more vivid and more proud. They are the very flower of the spirited hyssop, the fennel that scents the mullet grilled for kings, the melissa that restores color to swooning women, the anise that makes food resound, the angelica embedded like sticks of joy in children's gingerbread, the star anise nurtured by mandarins like the Dutch tend their tulips, the coriander that bleaches the saliva, the mint that drives love, the oregano that makes the eyes of maidens shine, and it is the wormwood finally, the grande wormwood and the petite, chaste ornament of the mountains and seashores⁵, daughter of the pure high winds, wheat of virgin spaces, emblem of untamed freedom.

And drunk it I have, youngsters. And neither do I fail to drink it still. Not that I acquire evil essences from the pharmacist to mix up some cloudy cat piss. No, I have small crystalline spheres, a coal furnace, little boilers, lute of almonds⁶ and light coils. The sacred recipe is given to us by many common pamphlets and my distilling curiosity often enriches my stash by a few gracious pints that, with God's help, I make each time closer to the ideal.

In my cellar, emptied of wood, wine and coal, small flasks stopped with wax and sealed with silver spend the year. And when the down on your cheeks turns to stubble, I will invite the most subtle among you to taste the exquisite flower of my wise work.

Eloge de la très précieuse liqueur d’Absinthe
Par Ernest Tisserand
Éditions de l’Ange, 1922

¹ Absinthe. Puree refers to a thick louche.

² Apparently, required reading at school.

³ From an article by Maupassant, making fun of a poem that contained the lines “Absinthe, that poison the color of verdigris, that makes you senile without turning you gray”

⁴ World War I

⁵ Chaste in the sense that wormwood clothes such otherwise naked topography.

⁶ Lute is the material used to seal openings in the still.